

## Bergers « Derrière le Risoux »

Jadis, à la Vallée de Joux, il y avait davantage de familles nécessiteuses qu'aujourd'hui. Les œuvres d'entraide sociale étaient encore à l'état rudimentaire et on ne connaissait pas les caisses d'assurance-chômage. En cas de crise horlogère, ainsi à la fin des années septante, les sans-travail étaient dans l'obligation de s'en tirer comme ils pouvaient.

Dans ces temps-là, les familles nombreuses étaient à l'ordre du jour et vraiment, à l'heure qu'il est, on se représente difficilement les difficultés éprouvées par certains parents pour élever 8, 10 enfants et plus. De bonne heure, ces enfants-là ont connu la peine et l'obligatoire devoir de contribuer aux besoins de la famille. Tout jeunes, ils ont été forcés de se débrouiller, de faire preuve d'initiative et d'apprendre à se tirer d'affaire par eux-mêmes. Une telle école exalte la personnalité, trempe les caractères et les incite à l'action sans espérer l'aide d'autrui. A ce propos, nous pourrions citer en exemple plusieurs familles de citoyens qui, élevés dans de telles conditions, sont parvenus grâce à leur bonne conduite, leur travail et leur esprit entreprenant à de hautes situations dans l'industrie.

Autrefois, afin d'alléger le budget estival et de se procurer quelque pécune avant l'entrée de l'hiver, les parents pauvres, chargés de famille, plaçaient leurs enfants, garçons et parfois aussi les filles, chez des agriculteurs de Derrière le Risoux. Vous savez que chez nous on nomme ainsi toute la région française des départements du Doubs et du Jura qui s'é-

tend au nord-ouest de la Vallée de Joux sur bien des kilomètres de profondeur. Et la demande dépassait l'offre, puisqu'à chaque printemps, en mars ou en avril, des Français venaient dans la contrée pour embaucher des enfants. Il me souvient d'en avoir vu vers 1883 ou 84, au Sentier, devant l'école, qui accostaient les garçons et demandaient qui voulait s'engager.

Arrangements pris, l'enfant partait avec son nouveau maître à travers le Risoud couvert de neige ou bien à la date convenue, le père le conduisait vers sa destinée temporaire. Mais il arrivait parfois que l'enfant ne trouvant pas le milieu à son goût désertait au bout de peu de jours. On cite le cas de garçons rentrés au domicile familial avant leur père.

A quoi occupait-on les garçons envoyés là-bas ? Avant tout à la garde et aux soins du bétail pâturant et à tous les travaux et besognes dépendant d'une exploitation agricole. Ces enfants étaient-ils convenablement logés, nourris, traités et entretenus ? Oui et non ! Plus d'un parmi ces petits bergers a gardé un bon souvenir de ses maîtres d'un été et devenu grand, l'occasion venue, s'en est allé leur rendre visite. Preuve que le milieu était sympathique et la table bonne. Mais il n'en allait pas toujours de la sorte et il se trouvait parfois que des enfants étaient obligés de vivre chez des gens où la saleté régnait en maîtresse souveraine. Il n'y a pas si longtemps qu'un garçon rentrait dans sa famille sans que son

linge ait été lavé de tout l'été. Et l'on devine dans quel état ! Généraliser serait mal venu, car des circonstances de ce genre devaient être des exceptions.

Tous ces petits bergers rentraient pour le 1er novembre. Cependant on parle d'un garçon qui se trouvant si bien chez ses maîtres, oublia la date fatidique et resta tout l'hiver Derrière le Risoux. Il appartenait à une famille très nombreuse et très pauvre, qui si l'on en croit la voix publique, ne s'aperçut pas de son absence.

Le 1er novembre, c'était la *grande rentrée*, la date qui voyait arriver à échéance tous les congés et à laquelle les écoliers, sans exception, y compris les bergers de Derrière le Risoux, devaient retrouver leur classe. Ce jour-là, le régent constatait que l'effectif augmenté de sa classe comprenait quelques éléments qui durant tout l'été avaient vécu loin de l'école au propre et au figuré, sans avoir ouvert un livre, ni écrit une lettre. Et un certain 1er novembre, tel de ces « rentrés de Derrière le Risoux », grand garçon de 14 ans, disait à son voisin de banc : « écoute, mon petit, y faut voir regarder, si je sais toujours écrire ».

Toute absence au-delà du 1er novembre n'était pas tolérée et il advint une fois que deux frères ayant regagné l'école avec deux ou trois jours de retard, le père, en matière d'excuse, écrivait à la Commission scolaire : « Que voulez-vous, quand ils reviennent de Derrière le Risoux, on est bien obligé de les garder un *pair* de jours à la maison pour les rapprivoiser ». Maints de ces petits bergers regagnaient la Combe avec un accent bourguignon très prononcé,

mais celui du crû reprenait vite le dessus.

Actuellement et depuis bien des années, cet exode estival de tant de nos enfants a cessé ou du moins est devenu rare. Est-ce parce que l'on fait preuve de plus de sentimentalité qu'autrefois, que l'on répugne à se séparer de ses enfants pendant six mois de l'année et à les placer dans un milieu totalement différent du foyer familial ? Peut-être ! Avant tout, il y a bien moins d'enfants que jadis et moins de familles nécessiteuses ; mais le nombre des garçons et des filles aussi, appelés à gagner leur vie pendant la bonne saison n'est pas encore tombé à zéro. Il en est que leurs parents placent chez des paysans vaudois et qui vont à l'école une partie du temps, etc. A tout peser, le régime « Derrière le Risoux » avait de graves inconvénients et sous bien des rapports, il est heureux que l'on y ait renoncé. S. A.

---